Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1960)

Heft: 2

Artikel: A. E. Housman : in integrum restituere

Autor: Olivier, Frank

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869909

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A. E. HOUSMAN [1]

In integrum restituere

L'autre jour, je tombe sur une phrase de Sainte-Beuve, citée de seconde ou de troisième main, donc plusieurs fois reproduite, et que voici :

« Les grands hommes littéraires, avides d'admiration, sont comme les *courtisans* célèbres qui épuisent successivement plusieurs générations de jeunesse et préfèrent toujours la dernière, la plus fraîche et vigoureuse, etc... »

Je m'arrête et, presque instantanément, je rétablis : *courtisanes*. En suivant l'image jusqu'au bout, je m'assure que cela ne peut être autrement.

Il faut commencer par remarquer que quelque chose cloche ; ensuite, chercher le probable ; enfin, trouver ce qui seul est juste — si l'on peut, et parfois il y a plus d'une solution possible — puis vérifier. Ici, c'est élémentaire et le résultat, immédiat et certain. Je conviens d'ailleurs que cela n'intéresse pas un lecteur pressé ou superficiel.

Dans tous les textes transmis à travers des siècles (et souvent même beaucoup moins) par tradition manuscrite ou par procédés mécaniques, il y a de ces erreurs. Elles sont innombrables, jusque dans les textes sacrés, en dépit de toutes les précautions, sans compter qu'on a parfois intérêt à falsifier ceux-ci. Ces fautes sont plus ou moins graves,

---

[1] Leçon faite à la séance de rentrée des cours, à la Faculté des Lettres, le 31 octobre 1938.

compliquées, profondes. Les pires sont celles qui se dissimulent ou, recouvertes par d'autres, se masquent. Sans doute, nous n'étudions pas ces textes, quels qu'ils soient, seulement pour les nettoyer, mais il faut commencer par les nettoyer ou s'assurer qu'ils l'ont été, avant d'en pouvoir honnêtement et pleinement tirer parti. Ce travail préliminaire, indispensable, est ce qu'on appelle la critique textuelle. Toute interprétation, tout jugement porté sur la valeur d'un document, quel qu'il soit, s'y appuie et la présuppose.

Alfred Edward Housman y a été souverain, dans le domaine du grec et du latin : je ne considère que celui-ci.

Pour faire de bonne critique textuelle il faut, en plus des dons personnels, de grandes connaissances : il me sera permis de n'indiquer que certaines choses. Le point de départ, c'est la connaissance aussi précise que possible des manuscrits : il faut jauger leur valeur, découvrir leur filiation, les classer. Mais encore, si le bon manuscrit est extrêmement rare, croire à la valeur irréprochable d'un manuscrit unique, ou exclusive d'un manuscrit entre plusieurs, est absurde. C'est cependant ce qu'ont longtemps fait et ce que font encore trop de critiques. On pense ainsi simplifier le travail de base : on en fausse simplement l'assise. Et c'est une grave erreur, que Housman n'a pas cessé de dénoncer et de combattre vigoureusement. Il a débrouillé, autant qu'on peut le faire, l'écheveau plus ou moins emmêlé de plus d'un texte latin difficile. Ce faisant, s'il a reproché à d'autres de n'avoir pas su le faire ou de ne pas comprendre ce qu'il leur démontrait et de persister dans l'erreur *(insistere diabolicum)*, c'est que ces gens-là s'imaginaient avoir fait de bon travail ou même en tiraient vanité. Il le leur a dit, avec une tranchante et parfois terrible netteté. Un incapable, un ignorant, un négligent ou un vaniteux se trouvait-il sur son chemin, il l'appelait incapable, ignorant, négligent ou vaniteux. Et il n'a point épargné les pontifes ni ceux qui leur font la cour. Il ne se bornait pas à le dire, il le démontrait. Pour empêcher ce mauvais travail de continuer à nuire. Certes, il a su louer ceux qui le méritent ; mais il n'a pas cessé de reprocher à certains savants — il y en a plus qu'on ne pense — leur paresse intellectuelle et jusqu'à leur servilité. Et, si ce sont surtout des Allemands qu'il a ainsi cloués au pilori, c'est parce que, de son temps, c'étaient des Allemands surtout qui s'occupaient de poésie latine et se laissaient volontiers encenser.

Chercher une base solide à son texte n'est que le point de départ de toute critique textuelle. Pour la pleinement exercer, il y faut savoir tout ce qu'il est possible de la langue. Housman a su le latin poétique d'Ennius à Dracontius (affaire de sept siècles) comme personne de

son temps et très peu d'humanistes avant lui, et il l'emporte sur les grands humanistes par une rigueur dont ceux-ci se souciaient parfois trop peu. Pour être à ce degré maître de la langue d'art latine (au point de fréquemment relever des erreurs ou même signaler des lacunes dans le Th. L. L.) il est indispensable de connaître profondément le grec : c'est là que Housman s'était d'abord essayé, avec éclat. S'il s'est voué spécialement au latin, d'assez bonne heure, c'est (dit-il) pour avoir reconnu qu'il ne pouvait exceller dans les deux langues. Il serait plus juste de dire qu'on ne peut pas, ou qu'on ne peut plus les mener de front. En fait, il s'est montré aussi supérieur en grec qu'en latin. Le *Sophocle* de Pearson (Regius Professor of Greek) est une édition remarquable à bien des égards. L'examen critique (et respectueux) qu'en fit Housman, en 1925, fait éclater la supériorité de celui-ci.

En 1925. Pour comprendre ce que cela signifie, voici quelques dates. A. E. Housman est né en 1859, mort en 1936 à 77 ans. Il a étudié à St. John's College, à Oxford, de 1877 à 1881 ; gagné sa vie de 1882 à 1892 à l'Office des patentes à Londres ; enseigné le latin à des collégiens, de 1892 à 1911, au University College de Londres ; enfin, occupé la chaire de latin à Cambridge, où il fut Fellow de Trinity College (celui dont Richard Bentley fut le maître impérieux et tyrannique), de 1911 à 1936, où il est mort. Il n'a pas été marié ; ce fut vraiment un grand solitaire. Et il semble qu'il ait été jusqu'au fond du désenchantement. Mais c'est un incomparable latiniste.

Je veux dire par là que je ne sais personne à lui comparer. Et je ne fais d'exception que pour Bentley, en qui je vois le prince des critiques dans le domaine du latin et du grec.

Ce qui m'inciterait à mettre Housman au-dessus de tous les autres latinistes que j'ai abordés ou pratiqués, depuis la Renaissance à nos jours, ce n'est pas la rigueur de sa méthode (car celle-ci s'est faite peu à peu, de quoi il a bénéficié) ni la profondeur et l'étendue de son savoir (car de nombreux savants européens s'y sont montrés très grands), c'est sa passion innée, tyrannique, absolue, de vérité et sa soif de perfection. De quoi il a porté la peine : c'est cela qui l'a rendu impitoyable pour toute inexactitude, faiblesse ou erreur : il en souffrait comme d'une véritable malhonnêteté. Il arrive que cela en soit, et moins rarement qu'on ne pense. Mais encore faut-il être parfaitement honnête, intellectuellement parlant, pour pouvoir jeter à la face des autres leur malhonnêteté, et on doit être bien sûr de tenir la vérité, pour être en droit de reprocher aux autres de s'en écarter ou de lui faire violence. Mais qui songerait à mettre en doute que la vérité a besoin d'être proclamée et défendue ?

Honnête, et rigoureusement, il l'a toujours été dès le temps où, n'éprouvant aucun goût pour certaines matières obligatoires de ses examens de fin d'études, à Oxford, il s'occupa surtout, semble-t-il, de Properce à qui personne ne s'intéressait autour de lui, et il négligea le reste. Il fut recalé, et justement recalé. Cela a beaucoup préoccupé, depuis, les Anglais qui l'ont le plus admiré — à ce qu'il semble. C'est qu'ils ont un autre étalon de valeurs que nous, peut-être. Pour moi, cela ne m'intéresse que par son incidence sur la composition des programmes et la valeur des examens, et ce n'est pas le lieu ni le moment de dire ce que je pense des uns et des autres. Encore moins me permettrai-je de supposer que l'enseignement, à Oxford, était alors assez médiocre. Certains me semblent penser que cet échec transforma Housman : je crois que son génie était déjà formé. De là, son échec. Il a d'ailleurs donné raison à ses juges.

Onze ans plus tard, de son bureau de fonctionnaire (vérificateur des patentes) il pose sa candidature à la place de professeur de latin (ou, à son défaut, de grec) au University College de Londres. « J'ai été recalé en 1881, à la fin de mes études, dit-il, mais j'estime être apte à remplir, et à bien remplir cette place. » Et il donne comme références dix-sept noms, parmi lesquels ceux de plusieurs des meilleurs savants anglais d'alors et de deux étrangers de marque qui avaient reconnu la valeur de ses publications. Il est nommé. Il a affaire à des enfants mal préparés ; il ne cesse de travailler. Dix-neuf ans se sont passés ainsi, lorsqu'on le pousse à se porter candidat à la chaire de latin à Cambridge (celle que Munro avait brièvement illustrée et Mayor longuement occupée). Il avait déjà semé la dévastation dans le camp des latinistes. D'autres pouvaient honorablement prétendre à la chaire : c'est lui qui est nommé. Nommé à Cambridge, bien que sorti d'Oxford, sans honneurs.

Ses publications dans diverses Revues anglaises étaient considérables ; il avait entrepris sa monumentale édition critique et commentée des *Astronomiques* de Manilius, en cinq volumes, qui lui demanda plus de trente ans de travail. Il en avait sorti le premier volume et publié en outre un texte de Juvénal. Celui-ci, comme plus tard son admirable Lucain, *editorum in usum,* c'est-à-dire professant d'enseigner leur métier aux éditeurs de textes latins. Or, ceux de Juvénal étaient parmi les très grands noms d'Allemagne ; après Jahn, Buecheler puis Leo.

La préface du premier tome de son Manilius et celle du Juvénal sont devenues célèbres. Elles témoignent d'une extraordinaire maîtrise, à tous points de vue, et les jugements qu'elles prononcent sont nettement justifiés. Ces deux redoutables réquisitoires sont développés sans

passion apparente ; ils n'en ont pas moins fait à Housman d'innombrables ennemis, et il s'y attendait. Mais pas une des répliques que j'ai vues ne tient devant eux, sans compter que plusieurs sont tout uniment deshonnêtes. Pour venir à bout de l'arrogance du faux savoir, il fallait la colère sacrée du vrai, de l'honnête savoir. Une dernière fois, Housman a pris la parole à ce sujet, dans la Préface au cinquième volume de son Manilius, datée de 1930, et il l'a fait avec une grandeur impressionnante. « Rien, dit-il, n'a pu me faire dévier ; c'est simplement en persistant à rester ce que je suis que j'ai changé l'état de choses par moi dénoncé. L'avenir du savoir est peut-être fort compromis, mais le lecteur dont je désire et dont j'ai recherché pardessus tout l'approbation, c'est le prochain Bentley ou le prochain Scaliger qui d'aventure s'occupera de Manilius. » Son Lucain, qu'il produisit en 1926, le montre au zénith de ses forces, et cette fois-ci, enfin, l'Allemagne sortit de la scandaleuse ignorance qu'elle avait jusque là montrée — ou affectée — vis-à-vis de l'œuvre critique de Housman. Cela n'empêche pas la préface au Lucain, plus modérée de ton, d'être en réalité tout aussi altière que les deux autres.

On peut se demander pourquoi Housman, écrivant une prose singulièrement nette et lucide, pourquoi ce maître écrivain qui, de surcroît, est poète [1], s'est donné pour tâche principale d'éditer, de corriger et d'expliquer le poème astronomique de Manilius, qui n'est qu'une œuvre de second ordre. Tout simplement, parce que c'est un auteur très difficile, dont le texte était très corrompu, et qu'il était besoin de le rendre accessible. « Un savant, pensait Housman, n'a pas à s'inquiéter des mérites littéraires de l'œuvre dont il s'occupe ; pas plus qu'un Linné à se préoccuper des beautés du paysage, un Newton, de celles qu'offre le ciel étoilé. » Mais écoutez encore ceci : « Les cinq volumes de mon Manilius ont été publiés à mes frais et mis en vente très au-dessous de leur prix de revient. On a tiré à 400 exemplaires ; le premier volume seul est épuisé, et il y a fallu vingt-trois ans. Cela aurait pris plus de temps si ce volume n'avait trouvé preneur chez des ignorants. Ils avaient entendu dire que cet ouvrage avait une préface insultante, et ils espéraient en tirer une basse jouissance. »

---

[1] Poète lui-même — *A Shropshire Lad,* entre autres — il savait que critique et poésie sont des catégories différentes. Il y a quelques pages là-dessus dans sa leçon inaugurale au University College de Londres, d'octobre 1892. Si je rappelle ici cette remarquable conférence, c'est parce que Housman a, pour une fois, consenti (de quelle grâce ?) à ce qu'on la reproduisît, avec une correction, et qu'elle est dans le commerce (*Introductory Lecture,* 1892 ; Cambridge University Press, 1937, pp. 20-30).

A l'honneur de Cambridge, je tiens à signaler qu'on y publie une seconde édition du Manilius, où les différentes et successives adjonctions seront mises en place. La première édition me suffit ; on y voit probablement mieux comment cet édifice s'est lentement élevé. Il n'y a guère d'année où je n'en relise et médite telle ou telle partie, depuis vingt-quatre ans que j'en acquis les deux premiers volumes. Ce n'est pas Manilius que j'y goûte, c'est Housman et son glaive de flamme. Et j'espère n'en pas user comme de tel manuscrit italien (on sait ce que cela veut dire) dont Housman dit quelque part qu'un éditeur allemand de Manilius se servait ainsi : « Il en néglige les bonnes conjectures parce qu'il ne voit pas qu'elles sont bonnes, et il en adopte les mauvaises parce qu'il ne voit pas que ce sont des conjectures. » Non, Housman n'est pas une nourriture pour les faibles.

Il a d'ailleurs été son propre (et son meilleur) critique, et c'est heureux, parce que bien peu pouvaient vraiment se mesurer avec lui. Mais je ne suis certainement pas seul à regretter qu'il ait absolument interdit de réunir en volumes, et de mettre ainsi facilement à la portée de tous les articles de critique qu'il a semés durant près de cinquante années dans différentes Revues anglaises qui ne sont pas accessibles ici ni même, pour la plupart, en Suisse. Par scrupule de perfection. Et il a pris les mêmes dispositions pour ce qu'il produisait de poésie. On peut n'avoir que peu de goût pour les fonds de corbeilles à papier, mais quand même regretter cette intransigeance : qui de nous est indemne d'erreur ? Mais il faut déplorer qu'il n'ait plus pu nous donner l'édition qu'on était en droit d'attendre de lui, et qu'il eût été seul capable d'établir, celle du plus talentueux (je ne dis pas : génial) des poètes romains : vous avez reconnu Properce. Ses forces n'y ont pas suffi. Or, c'est surtout en étudiant Properce qu'il s'était formé, solitaire disciple des plus grands humanistes et critiques.

Mais en voilà assez. Je tiens pourtant à insister sur un point que j'ai déjà touché. Si Housman a compris comme peu de gens, épuré et élucidé comme personne les poètes latins (Plaute excepté, qu'il a bien fait de laisser de côté) c'est sans doute parce qu'il y avait en lui du poète, mais encore plus parce que, au-dessus de tout, il a constamment cherché la vérité. Il m'est arrivé, deux ou trois fois, d'exposer sur tel ou tel point de grec ou de latin ce que j'estimais être plus vrai que ce qu'on en répétait, parce que, par négligence ou malgré de longs efforts, on n'avait pas touché le vrai et que je pensais peut-être rendre service en tâchant de l'approcher. Si peu qu'en passant je me sois alors écarté de l'inflexible ligne droite, par égard pour autrui ou par faiblesse naturelle, je l'ai depuis regretté. On ne fait pas au scepticisme sa part, disait un doctrinaire qui eut son quart d'heure de célé-

brité ; pour moi je dis : on ne fait pas à la Vérité sa part. Encore faut-il la trouver, et tout au moins la discerner, si complexe soit-elle. Et ne jamais cesser de la chercher.

C'est précisément ce qui, à mes yeux, fait la valeur et assure la durée de l'œuvre critique de Housman. Il lui est arrivé, une fois au moins, de citer Pascal. Peut-être sera-t-on surpris si je dis que ce latiniste, ce suprême critique anglais est, sur certains points, de la même famille que le polémiste français — je ne parle pas ici des convictions religieuses. Ecoutez donc ceci[1] : « Je suis seul contre trente mille ? Point. Gardez, vous, la Cour ; vous l'imposture ; moi, la vérité : c'est toute ma force. Si je la perds, je suis perdu. Je ne manquerai pas d'accusateurs et de punisseurs. Mais j'ai la vérité, et nous verrons qui l'emportera. »

Il est plus besoin que jamais de défendre la vérité et de la rechercher. Tant pis pour ceux qui s'abritent derrière Ponce Pilate.

Frank OLIVIER.

---

[1] Pascal, *Pensées* II, p. 48, éd. Z. Tourneur ; II, p. 36, éd. Delmas. Ce sont notes pour les « Provinciales », jetées sur le papier au cours de la lutte contre les Jésuites.